

IMMANUEL WALLERSTERN, LE PROFESSEUR

Nicole Bousquet

Publié dans *Aspects sociologiques*, vol. 7, no 1, juillet 2000, pp. 28-32.

Immanuel Wallerstein, l'auteur d'une œuvre connue et reconnue mondialement, n'a guère besoin de présentation. Immanuel Wallerstein le professeur, en revanche, ne l'est que de ses étudiants, certes nombreux au long de sa carrière. Mais il y a étudiants et étudiants. Il y a ceux qui ont suivi un seul de ses cours et il y a ceux, beaucoup moins nombreux, qui ont fait le choix de se familiariser avec les structures profondes de sa pensée en évolution, puisqu'il comptait parmi les rares chercheurs en sciences sociales se proposant de construire rien de moins qu'un nouveau paradigme. En d'autres termes, il eut des « disciples », ce qui n'est pas donné à tous, et ceux-là le connaissent particulièrement bien.

Parmi les disciples, il y eut différents « crus », ceux de l'Université Columbia à New York où il enseigna dans les années 1960, celui de l'Université McGill, de 1970 à 1976, et ceux de la New York State University à Binghamton qui se retrouvèrent au Centre Fernand Braudel, institut de recherche qu'il avait fondé à son arrivée. L'auteure de ces quelques lignes est de la cohorte de McGill et elle l'a suivi au Centre Fernand Braudel à Binghamton, au tout début de son existence. Elle ne prétend pas ici dresser un portrait du professeur à partir de démonstrations rigoureuses mais se contentera de raconter en toute simplicité quelques anecdotes qu'elle estime aptes à révéler la personne.

Un professeur de la trempe de Wallerstein choisit certes ses disciples, mais il y a une condition préalable, à savoir que les candidats potentiels l'aient choisi d'abord eux-mêmes. Il y a toujours des raisons profondes et particulières qui motivent un étudiant universitaire à devenir le disciple d'un professeur. Un disciple n'est pas un être passif qui se laisse tranquillement « mouler l'esprit », mais bien quelqu'un qui cherche passionnément la connaissance et qui est prêt à consentir des investissements de temps et des énergies considérables. Peu importe ici ce qui a motivé l'auteure de ces lignes, tout ce qu'il sied de dire, c'est que c'est elle qui a choisi le professeur, « le maître », même si on hésite, bien à tort, à prononcer le mot.

Mon premier souvenir d'Immanuel Wallerstein le professeur, c'est lorsqu'il entra en classe pour enseigner le cours Dynamique de l'économie-monde (ou un intitulé semblable). Il entra littéralement en coup de vent et se mit sans autre préambule à parler avec ferveur et aisance de l'histoire de l'expansion de l'Europe en Amérique latine. Ce qui impressionna sûrement les étudiants alors, c'était l'ampleur de ses connaissances et le fait

qu'il se présentait au cours avec quelques fiches seulement, sur lesquelles il avait gribouillé quelques notes, ne les consultant qu'à l'occasion. Ses leçons coulaient de source. Quelques semaines seulement suffirent pour que j'en vienne à la conclusion que, hors de tout doute, j'avais trouvé qui je cherchais.

Puis vinrent les séminaires de maîtrise. Ces séminaires se déroulaient de façon bien spéciale. C'était les étudiants qui devaient en être la cheville ouvrière, un peu comme si on était là pour que le professeur ait la chance d'apprendre quelque chose. Wallerstein nous fournissait quelques thèmes et une bibliographie à la première rencontre et nous disait de répartir le travail des exposés entre nous, pour l'ensemble de la session. La consigne était de voir à relier les idées des auteurs retenus à la perspective d'analyse de l'économie-monde, d'en évaluer la pertinence. Dès le départ, on sentait qu'on était là pour vraiment donner de son meilleur. Tous arrivaient très préparés aux rencontres, les lectures dûment faites, des questions, des commentaires couchés sur papier. Tous nous devions briller par nos interventions. On se démenait tandis que le professeur, lui, se contentait de nous écouter en silence. Qu'on veuille me croire, il y eut un séminaire où Wallerstein ne prononça guère plus que quelques phrases tout au long de la session. Ce que nous savions, c'est que ce que nous faisions avait son importance : fournir le matériau à un esprit qui était, par des voies mystérieuses, en train de concevoir un tout nouveau schème de pensée.

Puis un jour, Wallerstein fit savoir qu'il allait organiser un séminaire spécial où les étudiants allaient faire de la recherche, mais il prévint que, ce séminaire n'étant pas au programme, aucun crédit supplémentaire n'allait être octroyé aux participants. Si ma mémoire est bonne, nous avons été six à nous y présenter quand même. Nous avons trimé dur ! Il s'agissait de chercher et de traiter des données de l'histoire des prix sur la longue durée, de dresser des séries longues, sur plusieurs siècles. Nous nous présentions aux rencontres avec des graphiques consignés sur d'énormes rouleaux de papier que nous avions préparés en travaillant comme des moines.

L'histoire des séminaires illustre bien deux aspects de cette particulière relation maîtres/disciples, à savoir, primo, l'ascendant de Wallerstein, le professeur, qui arrivait à mobiliser les énergies autour de lui sans grand effort et, secundo, son modèle de pédagogie : nous n'avons pas appris par « inculcation », mais, bien au contraire, de façon autonome, « autodirigée », laissés à nos propres ressources pour trouver des solutions aux problèmes qui nous étaient soumis. On avait vraiment l'impression d'être utiles et de contribuer à l'édification de quelque chose. Ce qui finit par nous enfler un peu la tête, je crois. L'idée nous est venue, idée bien prétentieuse quand on y pense après coup, que ce que Wallerstein savait, il nous le devait en bonne partie. Cette prétention se manifesta au grand jour, quand, en 1974, il publia son ouvrage, *Capitalist Agriculture and the Origins of the European World- Economy in the Sixteenth Century*, premier d'une série de cinq, celle du *Modern World-System*. Lors de son lancement à McGill, nous, ses méritoires étudiants, furent consternés de constater qu'aucun exemplaire de l'ouvrage n'avait été réservé pour nous, ignorants bien sûr les règles du jeu, à savoir que les exemplaires mis à la disposition d'un auteur par une maison d'édition sont rares et que l'auteur les destine normalement à quelques éminents lecteurs. Nous avons sur le champ désigné un porte-

parole pour formuler notre « grief ». Quelques jours plus tard seulement, nous eûmes droit à un exemplaire chacun, dédié. Oui, Wallerstein, sans le faire voir, mine de rien, était au fond très sensible aux souhaits et besoins de ses étudiants. Nous y reviendrons.

Puis vint le moment, pour moi, de rédiger la thèse de maîtrise. Une chose doit être dite au départ. Wallerstein n'acceptait pas de lire une thèse, chapitre par chapitre, au fur et à mesure qu'ils étaient rédigés. Il n'allait regarder que le tout, le manuscrit terminé. Et durant le processus de rédaction, personne n'aurait eu l'idée saugrenue de le déranger pour demander quelque supervision. Ce n'était pas dans l'ordre des choses. Je finis par soumettre mon manuscrit. Quelques semaines plus tard, il me le rendait avec un seul commentaire, livré verbalement, à l'effet que dans le chapitre II il y avait « quelque chose qui ne va pas ». Je lui demandai s'il ne pouvait pas être un peu plus précis. Il me répondit par un geste de la main qui voulait dire que « c'était comme ci, comme ça ». Ah bon, dis-je, voyant qu'on ne pouvait en tirer davantage. Je refis ledit chapitre au grand complet, sans trop savoir vraiment, et soumis le manuscrit à nouveau. Comme je n'avais pas de nouvelles après un mois, j'osai frapper à sa porte pour m'enquérir. Il m'ouvrit et comme il était au téléphone et pressé — comme d'habitude —, il m'indiqua de reprendre ma thèse qui était là, sur le coin de son pupitre. Je cueillis la thèse et quitta les lieux, certaine d'y trouver maints commentaires dans les marges. Je feuilletai ... et rien! Arrivant à la dernière page, il n'y avait que les mots « That's O.K. ». Revenue chez moi, j'étais dévastée. Je me disais que ce n'était pas possible, après tout ce travail, de se mériter un seul « That's O.K. ». Et qu'est-ce que cela voulait dire au juste? La thèse était-elle tout juste passable? Je décidai alors de préparer une liste de questions écrites sur différents aspects de la thèse (théorie, méthodologies, etc.). Le lendemain, je pris mon courage à deux mains et me présentai à son bureau. Les questions lui furent soumises et, à ma grande surprise, après chacune des questions, je relevais la tête et recevais invariablement un lapidaire « C'est excellent ». Ce qui me rassura bien sûr, et me permit de me souvenir de l'incident avec un brin d'humour.

Quelques années plus tard, lors d'une réception au Centre Fernand Braudel où j'étais en train de rédiger ma thèse de doctorat, je racontai l'anecdote à Mme Béatrice Wallerstein qui pouffa de rire et s'étonna que je n'eus guère su, à l'époque, que lorsque Immanuel prenait la peine d'écrire le fameux « That's O.K. », c'était tout simplement excellent. Autrement, il n'écrivait rien! Vint le temps de lui soumettre le manuscrit de la thèse de doctorat. Je n'étais pas tout à fait convaincue du bien-fondé de son argumentaire et des données qui l'étayaient. À mon grand étonnement, la thèse me revint accompagnée de trois pages d'éloges. Je les lus avec une certaine méfiance. Je me suis dit que Madame Béatrice avait dû lui raconter l'anecdote de la thèse de maîtrise (n'était-ce pas ce que j'avais souhaité, au fond), qu'il voulait faire amende honorable, et n'ai rien cru de ce qui était écrit là. J'ai refait la thèse au grand complet. J'y ai mis un an.

Immanuel Wallerstein était également sensible aux conditions financières des étudiants. Une anecdote à ce sujet. Quelques-uns parmi nous avaient des contrats d'assistantat de recherche au Centre Fernand Braudel. À la State University of New York, la politique de rémunérations des assistants de recherche était pratiquement alignée sur le salaire horaire minimum et le nombre d'heures de travail n'était pas stipulé. Arriva le

premier chèque de paye d'un de nos pairs, assistant de recherche, et qui, comme la plupart d'entre nous, était étranger. Il constata que le montant avait subi la « taille », soit l'impôt du fisc américain. Il nous raconta qu'il mentionna la chose à Wallerstein, que celui-ci ne dit rien, mais que le lendemain il l'avisait qu'il allait recevoir un montant équivalent à celui prélevé par l'impôt. Chez Immanuel Wallerstein, homme peu démonstratif et de « peu de paroles », on finit par apprendre à lire ce qu'il y a de bonté derrière la discrétion du geste.

La vie académique au Centre Fernand Braudel, sous la gouverne de Wallerstein, était tout simplement formidable. Il y avait les séminaires, différents groupes de recherche. Il y avait des professeurs et des conférenciers invités qui venaient de partout, de l'Inde à la Russie. Également des étudiants qui venaient d'ici et là dans le monde. Il y avait des congrès, des colloques, des ateliers, des conférences.

Et, il y avait une vie sociale. Nous travaillions fort le jour et tard le soir. Le soir, les rires fusaient souvent et parfois « les souris dansaient ». Il y avait entre autres trois filles, devenues copines, et dont on dit qu'elles hantent toujours les prémisses du Centre.

Les séminaires étaient axés sur la recherche et Wallerstein « testait » souvent ses idées avec nous. Ce qui était bien sûr fort stimulant. Ce qui est un peu difficile à expliquer, c'est cette combinaison de sentiments que nous éprouvions à son égard, à la fois le respect de la distance et la familiarité intellectuelle. Wallerstein nous inspirait à tous un profond respect. Avec lui, on ne se serait pas permis de frapper à sa porte à l'improviste, pour un tout ou un rien; en même temps nous ne nous sentions en aucune manière intimidés de lui dire, sans détour, que telle idée ou tel concept n'allait pas, pas gênés pour deux sous de critiquer ce qu'il nous soumettait. On se sentait traité en égal et nos opinions respectées.

Et bien sûr Wallerstein nous inspirait une indéfectible loyauté. À l'époque, il y avait un historien européen qui avait fait une virulente critique d'un aspect pointu des interprétations de Wallerstein de certains phénomènes régionaux au XVI^e siècle. Cela était bien sûr dans les règles du jeu. Mais l'historien en question n'en resta pas là et il passa à une forme d'attaque ad hominem : un label malveillant et tout à fait injuste avait été lâché. Et voilà que l'individu s'amène à l'université pour y donner une conférence. Alors là, nous nous levèrent en preux chevaliers. Nous avons attendu Wallerstein à la porte de la salle de la conférence pour le « rassurer » : l'ennemi venait le relancer dans son propre territoire et on n'allait pas laisser aller les choses comme cela; on allait le « défendre ». Et on était bien préparés, munis de questions aiguisées comme des flèches. « Non, non non ; vous allez rester tranquilles je vous en supplie » nous dit-il, à notre grande surprise. Nous rétorquâmes : « On ne va même pas pouvoir lui poser nos questions? Elles sont bien bonnes vous savez! » « Non, non; ne dites rien; restez bien assis et laissez-le parler c'est tout » répondit-il. C'était la première fois que je voyais Wallerstein implorer pour quelque chose. On a rongé notre frein, ça c'est sûr. Et on se demandait bien pourquoi il avait voulu que nous laissions les flèches dans leur carquois.

On avait déjà constaté que Wallerstein ne répondait jamais aux critiques, nombreuses à l'époque, et on se demandait bien pourquoi. La réponse vint dans le cadre d'un séminaire, comme maints autres « préceptes » utiles en marge de l'enseignement formel et dont on se souvient toujours. Dans le cas échéant le précepte est le suivant : lorsqu'on est en train de construire un paradigme mieux vaut, pendant un certain temps, ne pas s'attarder à répondre à toutes les questions et en poursuivre la conception jusqu'à ce qu'il soit logiquement cohérent. Autrement, le paradigme risque de ne jamais être complété. Après, d'autres se chargeront de répondre aux questions et aux critiques. Également, lorsqu'on est en train d'écrire et qu'une difficulté temporairement insurmontable se présente, mieux vaut « la balayer sous le tapis », continuer à écrire, et n'y revenir que lorsqu'on est en mesure de résoudre le problème.

D'ailleurs, il arrivait à l'occasion que Wallerstein ne daigne pas répondre à certaines questions. La question posée, il vous regardait alors droit dans les yeux, fixement pendant quelques secondes, sans expression aucune. Et puis le silence. Par exemple, c'est ce qui arriva lorsque quelqu'un lui demanda si le Canada était un pays du centre ou de la semi-périphérie. Une question embêtante, étant donné le flou de la notion de semi-périphérie à l'époque, qu'il n'avait pas encore bien définie. Autre exemple. Je lui demandai un jour pourquoi son schéma de stratification du monde comportait trois catégories, centre, semi-périphérie et périphérie alors qu'il postulait qu'il n'y avait que deux classes sociales. Pourquoi n'y en avait-il pas trois également ? Pour cette question-ci la réponse existait déjà. J'ai fini par la trouver toute seule. Une question laissée sans réponse... ne s'oublie jamais et reste comme quelque chose qui vous interpelle.

Il arrivait que nous tentions de poser les questions qu'on présentait les plus délicates lors d'« occasions sociales » au Centre Fernand Braudel. De telles occasions furent nombreuses et cela faisait partie de la vie animée du centre. Parfois, nous nous adressions même à Mme Béatrice Wallerstein, comme pour dénicher certains secrets, certains enseignements qu'il n'aurait peut-être pas consenti à nous livrer. Je me souviens d'avoir demandé comment Immanuel pouvait faire tant de choses en même temps. Il était, en effet, une sorte de chef d'orchestre infatigable, organisant continuellement colloques, conférences, etc. etc. tout en n'ayant de cesse d'écrire et de publier avec prolificité. Lors de l'organisation de congrès ou de colloques, il était au courant de tous les détails de la logistique, de la marque de café à servir jusqu'à l'emplacement des prises de courant pour les micros. La réponse de Madame Béatrice a été celle-ci : « Immanuel sait cloisonner l'utilisation de son temps pendant la journée. Quand il fait une chose, il ne pense à rien d'autre. Ce n'est pas facile, mais il réussit à le faire. » Autre question qui fut posée à Mme Wallerstein : « Comment Immanuel réussit-il à se souvenir de tout ce qu'il lit quand il est en train d'écrire un ouvrage qui porte sur le monde et sur un siècle ou deux ? » Réponse : « Il utilise des paquets de fiches où il ne gribouille qu'un mot ou deux sur chacune. Et il écrit très vite. C'est comme cela qu'il se souvient, à partir de quelques mots ».

Il ne faudrait vraiment pas omettre de souligner la bonne grâce de Madame Béatrice Wallerstein. Combien de fois lui est-il arrivé que quelqu'un parmi nous lui racontât quelque chose qui implicitement, consciemment ou pas, était destiné à Immanuel et qu'elle dut penser « Ah ! me revoilà messagère ». Elle multiplia d'ailleurs les occasions

pour nous. Combien de réceptions a-t-elle préparées, combien de fois avons-nous été reçus?

Parmi les grandes réceptions, il y eut celle de l'ouverture officielle du Centre Fernand Braudel en 1978. Fernand Braudel fut l'invité d'honneur, cela allait de soi étant donné que le centre était nommé en son honneur, mais aussi parce que, nous le soupçonnions bien, Wallerstein voulait lui rendre hommage. Dans son allocution, Braudel se permit de donner un conseil à Immanuel Wallerstein qui venait de fonder *Review* où des recherches sur l'économie-monde devaient être publiées. « Il faut vous chercher un ennemi, lança-t-il, un ennemi qui vous talonne sans relâche, de ses critiques... Voilà ce qui va faire avancer plus rapidement cette école de pensée, car les disciples, c'est un peu comme vos enfants, ils vous aiment trop pour vous critiquer ». Nous avons été piquées à vif : premièrement, nous n'avions pas manqué une occasion de faire des remises en question, telle étant la volonté même de Wallerstein, nous le savions bien. Il ne nous a jamais imposé son savoir d'un piédestal, pontifié, usé d'autorité. Deuxièmement, c'était bien vrai que nous l'aimions, chacun à sa manière sûrement, mais certainement pas « trop ». Comment aurait-ce été possible?

On l'aura compris, ces quelques pages ont été écrites, au fond, afin de dire un grand merci à Immanuel Wallerstein, le professeur, qui a marqué notre vie intellectuelle et notre vie tout court. Nous avons voulu le faire publiquement. C'était moins intimidant ainsi et avons estimé qu'il devait s'agir de rien de moins qu'un hommage.

Sur ce, je laisse les pages qui suivent à l'entrevue donnée par Wallerstein à l'un de nos excellents étudiants de doctorat, Mircea Vultur.

Nicole Bousquet,
Professeure,
Département de sociologie,
Université Laval